1
Le village de la honte

J'habite Nébouzat-le-Froid. C'est un nom totalement ridicule, je sais. J'en ai longtemps eu honte.

Quand j'étais en primaire, en rentrant de l'école, j'adorais pourtant déplier la grande carte Michelin de grand-père dans le salon, après avoir bien nettoyé la table du goûter. Grand-père est un maniaque, gare aux traces de confiture sur sa carte.

Du doigt, je jouais à me promener sur ma région. En Auvergne, il n'y a qu'une autoroute : un double trait rouge qui coupe en deux la carte, juste en plein milieu. Je suivais les zigzags des autres routes, jaunes ou rouges, vers de petites

montagnes marron clair, vers des lacs tout bleus et un nombre incroyable de villages, pas plus gros que des pattes de mouche.

Je connaissais chacune de ces montagnes. Parfois je jouais à fermer les yeux, je pointais un doigt décidé sur la carte, puy de la Vache, gagné !

Mon village aussi était là. C'était l'une des pattes de mouche.

Je répétais le nom des villages à voix haute, un à un. Certains étaient jolis, j'aimais les prononcer : La Roche-des-Fées. D'autres me faisaient rire, comme Pouchenirgue. Il y avait des noms très simples, Maison-Rouge, par exemple ; je connaissais même un village appelé tout bêtement Le Village.

Mais un jour, j'ai compris que mon village n'appartenait à aucune de ces catégories. Je ne vivais pas à La Roche-des-Fées mais à Nébouzat-le-Froid. Un nom unique en son genre, ni spécialement étrange, ni poétique, ni compliqué.

Juste ridicule.

C'est arrivé à ma première colo, j'avais huit ans. Dans le bus du retour, je venais de donner

mon adresse aux copains rencontrés là-bas. Aussitôt un grand, près de moi, a éclaté de rire.

– Sans blague ? Quoi ? La bouse ? C'est le nom de ton bled ?

Tous les autres ont ricané. À chaque colo, ensuite, c'était pareil. Dès que je prononçais, même à mi-voix, « Nébouzat », on plaisantait.

– Tu habites dans la bouse ? T'es né bouseux ?

Ensuite tout le monde me surnommait « la Bouse », le plus souvent.

Pour les colos suivantes, je savais d'avance que je n'aurais aucune nouvelle des copains rencontrés là-bas, et pour cause : je n'ai plus jamais donné ma vraie adresse. Je préférais inventer. Je disais que j'habitais à Lunel, par exemple. Lunel, c'est un joli nom, un nom tombé de la lune.

Nébouzat, je n'osais même plus prononcer ce mot.

Après l'épisode de la colo, j'ai arrêté ce jeu.

Pourtant je n'y suis pour rien si mes parents, peu après ma naissance, ont eu l'idée stupide de s'installer ici, dans l'ancienne ferme retapée par mon grand-père. Ni si ma mère a refusé de

déménager, quand mon père est parti vivre à Paris.

À vrai dire, je n'étais pas le seul enfant à avoir honte d'habiter Nébouzat-le-Froid. Mon petit frère aussi, mon grand frère encore plus. Les autres enfants du village tout autant. Même si, entre nous, on évitait d'en parler.

Les adultes (ma mère et mon grand-père en premier) n'étaient pas fiers non plus, même s'ils ne l'avouaient pas.

Alors que ceux d'en face…

2
Ceux d'en face

Ceux d'en face avaient Nébouzat dans leur nom, mais à Nébouzat-le-Chaud, ça ne les gênait pas. Ceux d'en face étaient orgueilleux et contents de leur sort.

C'est du moins ce que disait grand-père.

Notre village, Nébouzat-le-Froid, était blotti à un bout de la vallée. Il avait été construit du côté nord, à l'ombre. Là où le soleil est rare, la terre médiocre, l'humidité permanente. Là où les arbres poussent de travers sur les pentes et où les chiens restent maigres.

Ceux d'en face avaient pour eux le côté ensoleillé. Nébouzat-le-Chaud était bien nommé.